

Vies secrètes pas si secrètes des écrivains français du Moyen Âge à nos jours

La vie mouvementée de François Villon

François de Montcorbier, dit Villon, né en 1431 à Paris et disparu en 1463, est le poète français le plus connu de la fin du Moyen Âge.

Écolier de l'Université, maître de la faculté des Arts dès 21 ans, il a d'abord mené une vie joyeuse d'étudiant indiscipliné au Quartier Latin. À 24 ans, il tue un prêtre dans une rixe et s'enfuit de Paris. Amnistié, il doit de nouveau s'exiler un an plus tard après le cambriolage du collège de Navarre. Accueilli à la cour de Charles d'Orléans, le prince-poète, à Blois, il échoue à y faire carrière. Il mène alors une vie errante et misérable sur les routes. Emprisonné à Meung-sur-Loire, libéré à l'avènement de Louis XI, il revient à Paris après six ans d'absence. De nouveau arrêté dans une rixe, il est condamné à être pendu. Après appel, le Parlement casse le jugement et le bannit pour dix ans de la ville. Il a 31 ans. On perd alors totalement sa trace.

Villon connaît une célébrité immédiate. Le *Lais*, un long poème d'écolier, et le *Testament*, son œuvre maîtresse, sont édités dès 1489 ; il aurait eu 59 ans. Trente-quatre éditions se succèdent jusqu'au milieu du XVI^e siècle. Très vite prend forme une « légende Villon » constituée selon les époques de différentes images allant du farceur escroc au poète maudit.

Son œuvre n'est pas d'accès facile sans notes et sans explications. Sa langue ne nous est pas toujours accessible. Les allusions au Paris de son époque, son art du double sens et de l'antiphrase rendent souvent son texte difficile, même si l'érudition contemporaine a éclairci beaucoup de ses obscurités.



Image censée représenter François Villon dans la plus ancienne édition de ses œuvres

La princesse Palatine, commère du siècle

Charlotte-Elisabeth de Bavière, princesse palatine, arrive à Versailles à l'âge de 19 ans pour épouser Philippe d'Orléans, frère du roi. A la cour de Louis XIV, elle doit vivre avec un mari efféminé et selon un protocole écrasant. Elle se console en entretenant une correspondance abondante* avec ses proches.

Ecrites dans un style fleuri, ses lettres, émaillées de nombreuses anecdotes, offrent un témoignage saisissant des mœurs de la cour de France.

*Plus de soixante mille lettres.

Lettre scatologique de la princesse Palatine à Sophie de Hanovre

Le 9 octobre 1694

Vous êtes bien heureuse d'aller chier quand vous voulez ; chiez donc tout votre chien de souû. Nous n'en sommes pas de même ici, où je suis obligée de garder mon étron pour le soir ; il n'y a point de frottoir aux maisons du côté de la forêt. J'ai le malheur d'en habiter une, et par conséquent le chagrin d'aller chier dehors, ce qui me fâche, parce que j'aime chier à mon aise, et je ne chie pas à mon aise quand mon cul ne porte sur rien. Item, tout le monde nous voit chier ; il y passe des hommes, des femmes, des filles, des garçons, des abbés et des Suisses. Vous voyez par-là que nul plaisir sans peine, et que, si on ne chait point, je serais à Fontainebleau comme le poisson dans l'eau.

Il est très chagrinant que mes plaisirs soient traversés par des étrons. Je voudrais que celui qui a le premier inventé de chier ne pût chier, lui et toute sa race, qu'à coups de bâton ! Comment, mordi ! Qu'il faille qu'on ne puisse vivre sans chier ? Soyez à table avec la meilleure compagnie du monde ; qu'il vous prenne envie de chier, il faut aller chier. Soyez avec une jolie fille ou femme qui vous plaise ; qu'il vous prenne envie de chier, il faut aller chier ou crever. Ah ! maudit chier ! Je ne sache point de plus vilaine chose que de chier. Voyez passer une jolie personne, bien mignonne, bien propre ; vous vous récriez : « Ah ! Que cela serait joli si cela ne chait pas ! »

Je le pardonne à des crocheteurs, à des soldats aux gardes, à des porteurs de chaise et à des gens de ce calibre-là. Mais les empereurs chient, les impératrices chient, les rois chient, les reines chient, le pape chie, les cardinaux chient, les princes chient, les archevêques et les évêques chient, les généraux d'ordre chient, les curés et les vicaires chient. Avouez donc que le monde est rempli de vilaines gens ! Car enfin, on chie en l'air, on chie sur la terre, on chie dans la mer. Tout l'univers est rempli de chieurs, et les rues de Fontainebleau de merde, principalement de la merde de Suisse, car ils font des étrons gros comme vous, Madame. Si vous croyez baiser une belle petite bouche avec des dents bien blanches, vous baisez un moulin à merde. Tous les mets les plus délicieux, les biscuits, les pâtés, les tourtes, les farcis, les jambons, les perdrix, les faisans, etc., le tout n'est que pour faire de la merde mâchée...

Jean-Jacques Rousseau et Voltaire

« **Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais.** »

Telle pourrait être la devise de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau.

Pourtant ces messieurs ne sont pas aussi exemplaires qu'on pourrait le penser...

Bien au contraire ! Ce serait même plutôt « *Faites ce que je dis, pas ce que je fais !* »

D'abord Rousseau... Jean Jacques de son prénom. Il est l'auteur de « *Emile ou De L'éducation* », un traité d'éducation sur « l'art de former les hommes » publié en 1762 dans lequel il décrit les bonnes règles à appliquer pour faire de son fils un homme accompli.

Aujourd'hui encore, ce traité est l'un des ouvrages les plus lus et les plus populaires sur le sujet, à tel point qu'au Japon, l'autorité du développement de l'enfant impose sa lecture à tous les instituteurs.

Pourtant Rousseau a lui-même avoué avoir placé ses cinq enfants aux Enfants-Trouvés sans jamais vraiment expliquer ce geste !

Rousseau s'opposa à l'éducation des jeunes filles et adopta une position très sexiste si nous la comparons à notre société.

Voltaire ne se gêna pas pour reprocher âprement ce manque d'implication paternelle à son compatriote, pourtant, dans son genre, il n'est pas mal non plus. Dans son célèbre « *Candide ou l'Optimisme* », rédigé en 1759, le philosophe critique vivement les largesses que s'accorde l'aristocratie et prône la liberté tout en dénonçant l'abomination que représente l'exploitation humaine.

Pourtant, Voltaire, avant de prendre la plume, a fait fortune avec ce que l'on appelait « le Bois d'Ebène », c'est à dire le trafic d'esclaves...

En fin de compte, il n'avait peut-être pas tort le petit gavroche quand il accusait les deux hommes de tous ses maux... « *Je suis tombé par terre, c'est la faute à Voltaire... Le nez dans le ruisseau, c'est la faute à Rousseau...* »

Voltaire et la loterie ou comment gagner en trichant

Bien que l'histoire ait fait connaître Voltaire comme étant un grand philosophe du Siècle des Lumières, il était autrefois François-Marie Arouet, le plus jeune garçon rebelle et charismatique d'une famille de la classe moyenne française. Cependant, rien ne pouvait laisser penser qu'on pouvait parler de Voltaire et de la loterie.

Dans sa jeunesse, Voltaire se battait systématiquement contre les autorités françaises et n'était pas étranger à la controverse. Outre le fait d'avoir été banni de Paris pendant un

moment au début de sa carrière, il fut également enfermé dans la tristement célèbre prison de la Bastille pendant 11 mois, profitant de ce temps pour écrire sa première pièce.

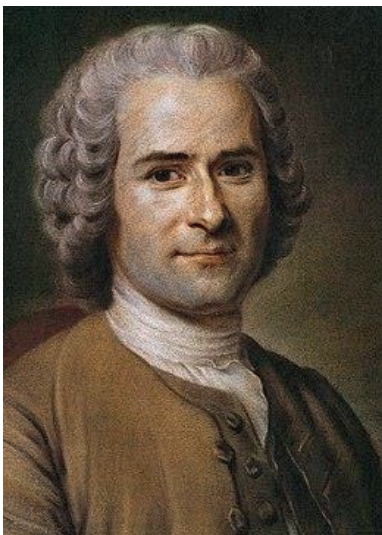
Un point tournant dans sa vie, sans lequel ce brillant homme aurait sans doute été oublié par l'histoire, survint peu après son retour d'exil en Angleterre lorsqu'il rencontra le brillant mathématicien Charles Marie de La Condamine lors d'un dîner organisé par Charles du Fay. Voltaire, à ce moment, connaissait de sérieuses difficultés financières, mais La Condamine lui proposa un plan qui devait les aider tous les deux à se faire une belle somme d'argent via des moyens peu scrupuleux, qui cependant ne violaient techniquement aucune loi.

Au début du dix-huitième siècle, le gouvernement français publia une série d'obligations pour collecter des fonds. Avec le déclin de l'économie française en 1720, il était tenu de réduire le taux d'intérêt sur les obligations d'État ; ce qui a considérablement fléchi la valeur marchande desdites obligations. Il en est résulté que le gouvernement français a eu des difficultés considérables pour collecter de l'argent via la nouvelle vente d'obligations.

Le Pelletier-Desforts, qui était commissaire général des finances en France, a eu une « brillante » idée sur comment rehausser la valeur des obligations existantes : encourager la vente de nouvelles obligations et gagner de l'argent pour le gouvernement, en somme un tiercé gagnant.

Son idée était de permettre aux titulaires de titres de créances d'acheter des billets de loterie en fonction de la valeur de leur obligation (avec chaque billet qui coûtait un millième de la valeur de l'obligation). Le gagnant obtiendrait la valeur nominale de son titre de créance, qui était beaucoup plus élevée que ce qu'il pourrait avoir sur le marché, en plus d'un « jackpot » de 500 000 livres ; ce qui pourrait instantanément rendre le gagnant immensément riche pour la vie.

C'est ce qui a rendu possible l'histoire de Voltaire et de la loterie.



Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)



Voltaire (1694-1778)

La vie privée mouvementée de Molière

Un ménage à trois : Molière, Armande et Madeleine ?

Le 23 janvier 1662, Molière âgé de quarante ans, signe un contrat de mariage avec Armande Béjart, « âgée de vingt ans ou environ », qu'il épouse religieusement le 20 février. Dans les deux occasions, la jeune femme est dite fille de Joseph Béjart et Marie Hervé, et sœur de Madeleine Béjart, son aînée de vingt ans ou plus. Toutefois, certains contemporains voient en elle la fille de Madeleine. C'est ce qu'affirmera Nicolas Boileau en 1702, et c'est la thèse que Grimarest défendra trois ans plus tard dans sa *Vie de M. de Molière*, précisant même qu'Armande est une fille que Madeleine a eue avant de connaître le jeune Poquelin, de « Monsieur de Modène, gentilhomme d'Avignon ». De fait, Esprit de Rémond de Modène et la jeune Madeleine Béjart ont eu le 3 juillet 1638 une fille qui, huit jours plus tard à l'église Saint-Eustache, a reçu le prénom de Françoise, et ils seront, en 1665, respectivement parrain et marraine d'Esprit-Madeleine Poquelin, fille de Molière et d'Armande.

Les historiens s'accordent à voir la future « Mademoiselle Molière » (Armande Béjart) dans la jeune « M^{lle} Menou » qui, en 1653, jouait le rôle d'une néréide dans une représentation de l'*Andromède* de Corneille donnée à Lyon par Molière et ses camarades.

L'acte de baptême d'« Armande Grésinde Claire Élisabeth Béjart » aurait pu établir sa véritable filiation, mais il n'a pas été présenté lors de la signature du contrat de mariage, et il n'a jusqu'à présent pas été retrouvé.

L'incertitude née de la grande différence d'âge entre les deux « sœurs » Béjart sera exploitée par les ennemis de Molière, qui, à plusieurs reprises au cours de la décennie suivante, insinueront qu'Armande serait la propre fille de Molière et de son ancienne maîtresse. Ainsi, dans une requête présentée à Louis XIV au plus fort de la « querelle de *L'École des femmes* », le comédien Montfleury, ridiculisé par Molière dans *L'Impromptu de Versailles*, accusera celui-ci « d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois couché avec la mère ».



Molière (1622-1673)

La vérité sur les deux procès du marquis de Sade

Le marquis de Sade fut un écrivain, romancier, philosophe et homme politique (1740-1814).

Une notice biographique rédigée par M. Jules Janin avec plus de talent que de vérité, a fait connaître aux gens de bonne compagnie, et même aux femmes, le nom, le caractère et les ouvrages de ce fameux libertin qui ne pouvait guère prétendre à l'honneur de paraître en public et d'y étaler les souillures inouïes de son imagination, puisque la société, redoutant le contact pestiféré de cet apôtre du crime et de la débauche, l'avait renfermé dans l'oubli d'une prison perpétuelle.

Maintenant, grâce au style honnête et brillant de M. Janin, les faits et gestes du marquis de Sade se sont gravés fort décemment dans la mémoire de tout le monde, et l'auteur de ces romans abominables, qu'on n'ose pas nommer, a obtenu la gloire d'Erostrate, une célébrité d'horreur et d'effroi.

Si ses livres n'existaient pas, multipliés sans cesse en secret par une cupidité plus coupable, peut-être que la corruption calculée qui les a produits, j'essaierais certainement de défendre le marquis de Sade contre ce qu'il y a d'exagéré, d'aveugle et d'injuste dans une partie des accusations qui le flétrissent ; je parviendrais sans doute à prouver que ce malheureux n'était pas d'abord tel qu'on le représente, un monstre prodigieux de scélératesse, et qu'il ne l'est devenu en vieillissant que pour se venger de la société à laquelle il imputait les malheurs de sa vie ; car il y a deux divisions bien tranchées dans l'existence du marquis de Sade : l'une appartient à l'histoire des mœurs de son temps, l'autre à l'histoire des plus hideuses maladies de l'âme ; celle-ci est la conséquence de la première ; chacune, à différents degrés, offre la satire des préjugés, des règles, des lois de la nature civilisée. C'est la passion qui a commencé la chute morale du marquis de Sade ; ce sont l'orgueil et le désespoir qui ont achevé de le précipiter dans un abîme infect où il eût voulu entraîner ses contemporains, de même que Satan peuplant l'enfer où la main de Dieu l'a plongé.

Mais il y a trop de preuves écrites de l'exécrable doctrine que prêchait au milieu des fous de Charenton le marquis de Sade en cheveux blancs, pour que j'élève la voix contre les fautes trop réelles de l'organisation sociale qui a fait d'un homme spirituel et distingué le plus insensé et le plus dangereux des criminels.

Non, en présence de l'effrayante contagion que ces livres empestés répandent journellement parmi la jeunesse, je ne me sens pas le courage d'entreprendre une justification en faveur de l'écrivain qui forma l'absurde projet de pervertir l'espèce humaine, et consacra ses plus nobles facultés à l'exécution de ce qu'il regardait comme des représailles.

J'ai souvent interrogé des personnes respectables, dont quelques-unes vivent encore, plus qu'octogénaires ; je leur ai demandé, avec une indiscrete curiosité d'étranges révélations sur le marquis de Sade, et je n'ai pas été peu étonné que ces personnes, que leur moralité, leur position et leurs honorables antécédents mettent à l'abri de toute espèce de honteux soupçons, n'éprouvassent aucune répugnance à se souvenir de l'auteur de *Justine* et à en

parler comme d'un aimable mauvais sujet. Il est vrai que ces derniers témoins du siècle passé avaient cessé de connaître le marquis de Sade depuis la déplorable scène qui eut lieu à Marseille, en juin 1772, et qui le fit condamner à mort par contumace, le 11 septembre de la même année, arrêt qu'il fit casser six ans après dans un nouveau procès, où il parut hardiment pour se voir condamner à une simple amende de cinquante francs, au profit de *l'œuvre des prisons* !

Voici comme les biographes ont raconté cette mystérieuse affaire, d'après les *nouvelles à la main*, recueillies dans les *Mémoires de Bachaumont*. Le marquis de Sade, qui avait pris le titre de comte après la mort de son père, n'était pas devenu plus sage depuis le terrible scandale causé, en 1768 par son aventure avec la fille Keller, mutilée dans une débauche, *sous prétexte d'éprouver des topiques* ; les cent louis qu'il avait payé à cette misérable, et les six semaines pendant lesquelles il avait été enfermé au château de Pierre-Encise, à Lyon, semblaient l'encourager à commettre de plus grands crimes et à encourir des châtements plus exemplaires. Il habitait alors son beau domaine de la Coste, près de Marseille. Il vint en cette ville au mois de juin 1772, et y donna un bal où il avait invité beaucoup de monde. Mais, par un raffinement de perversité incroyable, il avait glissé dans le dessert certaines pastilles de chocolat préparées avec des mouches cantharides. « L'on connaît la vertu de ce médicament, dit le nouvelliste. Elle s'est trouvée telle que tous ceux qui en ont mangé se sont livrés à tous les excès auxquels porte la fureur la plus amoureuse ; le bal a dégénéré en une de ces assemblées licencieuses si renommées parmi les Romains. C'est ainsi que M. de Sade a pu se *faire aimer* de sa belle-sœur avec laquelle il s'est enfui pour se soustraire au supplice qu'il mérite. Plusieurs personnes sont mortes de ces excès effroyables, et d'autres sont encore très incommodées. »

L'opinion publique s'empara du fait revêtu de ces odieuses couleurs, et le parlement d'Aix, en appliquant la peine de mort à l'auteur de cet *empoisonnement*, confirma l'exactitude de la version qui circulait dans les salons de Paris et de Versailles. Plus tard, quand l'arrêt du parlement d'Aix fut cassé, et que le comte de Sade eut racheté sa tête par une amende de cinquante francs, son prétendu attentat, si romanesque et si atroce dans le but non moins que dans les circonstances, avait frappé trop vivement les esprits pour que la révélation tardive de la vérité parvînt à effacer les fables qui avaient pris sa place.

Cependant, la vérité était d'accord avec la vraisemblance pour détruire la calomnie que le marquis de Sade avait inventée contre lui-même. Je rapporte à ce sujet le récit que je tiens d'un vieil homme digne de foi, et je suis seulement surpris que la famille de Sade, plus intéressée que moi à démentir le faux bruit de ce bal donné à Marseille et souillé par un inceste, n'ait pas publié bien haut comment les choses se sont passées.

Le marquis de Sade revint à Paris en 1766, après avoir fait la guerre en Allemagne et gagné sur le champ de bataille le grade de capitaine de cavalerie.

Son père qui lui reprochait plusieurs folies de jeune homme, avait hâte de le marier, dans l'espérance de le forcer par-là à une conduite plus sérieuse. M. de Montreuil, président à la cour des aides, se trouvait lié d'amitié avec le père du marquis, et les deux amis délibérèrent ensemble d'ajouter à leur ancien attachement un nouveau gage de durée en mariant leurs enfants.

M. de Montreuil avait deux filles, l'une âgée de vingt ans, l'autre de treize, toutes les deux également jolies et bien élevées, mais bien différentes d'humeur et de beauté. L'aînée était brune de teint, avec les yeux et les cheveux noirs, grande, majestueuse, remplie de talents, et

pourtant exclusivement occupée de dévotion, négligente de plaire et dépourvue de toute chaleur de cœur, excepté dans l'exercice des vertus chrétiennes.

La cadette, au contraire, qui, malgré son extrême jeunesse avait déjà l'apparence physique de l'âge de puberté, n'était pas moins avancée du côté de l'intelligence : le principal caractère de sa figure consistait dans une expression de douceur angélique et de grâce suave que réfléchissaient ses yeux en harmonie avec sa peau blanche et sa blonde chevelure ; mais cette nature fraîche et délicate à l'extérieur devait bientôt se déclarer susceptible des passions les plus fougueuses et les plus fortes : la religion n'était pas un frein capable de l'arrêter.

Le mariage avait été fixé de longue main, lorsque le marquis de Sade fut introduit dans la maison de M. de Montreuil. Par un hasard qui décida de son avenir, il ne vit pas sa future la première fois qu'il alla chez le père de celle-ci : elle était indisposée et ne se montra point mais sa jeune sœur la remplaça dans cette soirée qui laissa des souvenirs si agréables au galant capitaine, qu'il se persuada facilement avoir rencontré la femme qu'il devait épouser. Cette demoiselle chantait d'une manière ravissante, et pinçait de la harpe avec tant de feu, qu'elle prenait un air inspiré dès qu'elle touchait les cordes qui s'animaient et parlaient sous ses doigts.

Le marquis de Sade, qui aimait beaucoup la musique, fut enivré de celle qu'il entendait, et ce cœur, que les événements ont convaincu de férocité, se sentit ému à la vue de cette charmante fille, aux accents de sa voix, aux sons de l'instrument qui lui empruntait une âme. Il se retira amoureux le soir même. Il revint le lendemain plus amoureux, et se flatte d'avoir fait éprouver ce qu'il éprouvait.

Tant que dura l'indisposition de l'aînée des demoiselles de Montreuil, il fut très assidu auprès de la cadette, qui, sans doute, ne reçut pas avec indifférence les soins dont elle était l'unique objet. Quand on présenta au marquis la femme qu'on lui destinait, il ne ressentit que de l'aversion pour elle parce qu'il la regarda dès lors comme un obstacle au bonheur dont il avait rêvé. Il dédaigna les solides qualités de cette jeune personne qui les cachait sous une modestie décente, et qui avait pour guide de ses paroles et de ses actions un sentiment parfait de son devoir : elle acceptait donc avec une obéissance résignée l'époux que ses parents lui avaient choisi sans la consulter.

Mais le marquis de Sade n'était point aussi soumis à la volonté paternelle : il énonça la ferme intention de n'obéir qu'à son cœur dans une affaire qui intéressait tout son avenir ; il avoua au comte son père que, s'il consentait à devenir le gendre de M. de Montreuil, il entendait ne pas être contrarié dans ses affections qui le portaient à demander la main de la fille cadette en refusant celle de l'aînée. Le comte de Sade, qui savait bien par expérience que son fils se sentait peu de penchant pour les habitudes conjugales, crut que c'était une défaite imaginée pour rompre le mariage projeté, mais le marquis jura qu'il était prêt à épouser celle qu'il aimait. D'abord, le comte de Sade qui voulait seulement contracter une alliance de famille avec M. de Montreuil, ne vit aucun inconvénient à donner au marquis l'une ou l'autre des filles du président. Celui-ci, au contraire, jeta les hauts cris à la proposition que lui fit son ami, et, soutenu par l'entêtement de sa femme, il s'opposa formellement à l'union de sa fille cadette avec le prétendu de l'aînée. Le comte de Sade n'insista pas, en voyant combien était inébranlable la décision prise par M. de Montreuil, et il pensa que, dans une question de mariage, peu importait la répugnance ou l'empressement du mari : en conséquence, il enjoignit à son fils d'accepter la femme qu'on lui offrait.

Le marquis de Sade repoussa de toutes ses forces la contrainte qu'on lui imposait, et répondit à son père qu'il n'aurait jamais d'autre femme que la plus jeune des filles de M. de Montreuil. Le comte, entiché de ses prérogatives de père et des idées de la vieille noblesse, s'arma d'une menaçante sévérité, et somma le jeune homme de ne pas sacrifier à des enfantillages un parti sortable et avantageux. Il lui donna à opter entre une prompte soumission et un prompt départ pour l'armée, avec la perspective d'un dénuement absolu et d'un oubli perpétuel. Le marquis n'ignorait pas que son père lui tiendrait parole, et le punirait de sa résistance par la privation de ses revenus. Or, il ne pouvait se résoudre à manquer d'argent et à se trouver réduit aux modiques appointements de capitaine. Il fit de nouveaux efforts auprès du comte pour obtenir au moins l'ajournement de ce mariage qu'il redoutait, comme s'il pressentait déjà ce qui en arriverait. Il s'adressa ensuite à M. de Montreuil qui fut encore plus inflexible. Il recourut en dernier espoir à M^{me} de Montreuil qui lui ferma la bouche avec une réponse froide et impérieuse. Il supplia enfin la plus jeune des demoiselles de Montreuil de l'aider à vaincre ces difficultés insurmontables, et il la vit elle-même, toute en larmes, intercéder son père qui chancelait, sa mère qui la maltraitait, sa sœur qui ne pouvait que pleurer avec elle.

Rien ne fit : les deux chefs de famille avaient arrêté entre eux les conditions du mariage qui allait s'accomplir ; tout était irrévocablement conclu avant que le marquis de Sade ne fût soumis à cette tyrannie.

Tout à coup, il changea de rôle et de dessein. Il ne s'obstina plus à réclamer la liberté du choix d'une compagne; il ne s'ingénia plus à créer des délais et des embarras qui ne pouvaient être éternels. Il se prêta de bonne grâce aux exigences de l'autorité paternelle. Il épousa la fille aînée de M. de Montreuil. Mais, au fond de l'âme, il maudissait la société, les lois, l'opinion, parce qu'elles ne lui avaient donné aucun appui contre le pouvoir despotique d'un père qui était maître d'ordonner le malheur ou la ruine de son fils. Au fond de l'âme, il songeait à revendiquer les droits méconnus de la sympathie, et à prendre de vive force, comme un voleur, le trésor qui lui appartenait, et auquel il n'avait pas renoncé : il avait la pensée d'un seul crime, pour l'accomplissement duquel tous les autres crimes lui paraissaient des jeux d'enfant. Il voulait rentrer dans la possession de son amante, que le titre de belle-sœur ne rendait pas sacré pour lui. Dès ce moment, il esqua son système de guerre secrète et de rébellion permanente contre l'ordre de choses établi dans le monde social.

Son ressentiment s'accrut de la tendresse que lui portait sa femme qui mettait une sorte de religion à aimer l'époux qu'elle avait reçu des mains de ses parents : elle ne l'eût pas moins aimé, s'il avait été laid, sot et déplaisant, mais elle l'aimait d'autant plus qu'il était charmant de figure, d'esprit et de manières.

Le marquis de Sade, au contraire, ne la payait en retour que d'aversion et de mépris car il l'accusait d'être cause du chagrin profond qu'il avait conçu, lorsqu'il feignit d'étouffer pour elle l'amour dont il brûlait toujours pour la sœur de cette vertueuse épouse.

M^{me} de Montreuil, se défiant de l'intelligence trop intime qu'elle remarquait entre son gendre et sa fille non mariée, éloigna celle-ci et l'enferma dans un couvent. Le marquis fut désolé de cette séparation, survenue au moment où il espérait se dédommager de la contrainte qu'il avait subie en se mariant, et rectifier les lois de la morale publique par les lois de la simple nature, suivant son système, qu'il commençait à dresser en théorie. Il se vengea de ce nouveau désappointement en lâchant la bride à ses mœurs, et en faisant rejallir le scandale de sa conduite sur la femme innocente qui partageait son nom.

La mort de son père arriva un an après ce mariage néfaste.

Devenu comte de Sade, quoique le titre de *marquis* lui soit resté, comme pour le distinguer de ses honorables ancêtres, et maître alors d'une grande fortune qu'il ne craignait plus de perdre au moindre caprice d'un rigide vieillard. Il chercha, dans le tourbillon des plaisirs, les moyens d'étourdir l'amour incestueux qui le dévorait. Il ne savait pas à quel endroit était cachée M^{lle} de Montreuil pour laquelle il avait déclaré ses sentiments, et qu'il voyait prête à y répondre, quand on la lui enleva pour l'ensevelir dans un cloître : il s'épuisa en démarches inutiles afin de découvrir la retraite de sa belle-sœur, mais, plus ses recherches étaient actives, plus la famille de Montreuil mettait du soin à les faire échouer. Enfin, il redoubla de folie et d'empirement dans ses libertinages où il dépensait sa santé et ses richesses avec l'aide des roués de la cour et des plus méchants garnements de bas étage. Tantôt il était le coryphée des orgies musquées du duc de Fronsac et du prince de Lamballe ; tantôt il se mêlait à des laquais dans d'ignobles saturnales. Initié aux mystères des petites maisons et des mauvais lieux, il avait déjà l'ambition de surpasser les prouesses licencieuses de ses compagnons de débauche.

Cependant on aurait tort de croire à la lettre les dénonciations de la veuve Rose Keller qui, le 3 avril 1768, conduite par le marquis de Sade dans sa maison d'Arcueil, y fut garrottée et fustigée avec des circonstances obscènes, que Madame Dudeffant n'a pas osé décrire dans ses lettres à Horace Walpole, mais que les femmes les plus prudes se faisaient raconter, sans rougir, à l'époque où cette affaire eut tant d'éclat.

Rose Keller était une prostituée qui accepta d'abord les honteuses propositions du marquis, mais qui s'effraya ensuite de l'appareil extraordinaire de tortures que ce libertin déployait autour d'elle, peut-être pour se divertir de la crédulité et de la peur de cette fille ; elle fut tellement effrayée que, dès qu'elle se vit seule, elle rompit ses liens, se précipita par la fenêtre dans la rue, et risqua de se tuer pour échapper à la mort plus horrible qu'elle appréhendait. Elle se blessa dans sa chute et le sang qui coulait de ses blessures émut d'indignation le peuple rassemblé autour de la victime nue, toute bleue de coups, et criant vengeance.

On eût mis en pièces le marquis de Sade qui se sauva de table, à moitié ivre.

Il fut poursuivi à travers la campagne par les paysans furieux.

La fille porta plainte ; l'accusé fut arrêté, enfermé au château de Saumur, puis dans celui de Pierre-Encise à Lyon. C'était une première satisfaction donnée au scandale de l'attentat qui se réduisit, dans l'instruction, à des actes coupables de débauche, mais non qualifiés par la pénalité judiciaire. L'accusation fut mise à néant par des lettres d'abolition et surtout par le désistement de l'accusatrice qui se contenta d'une somme de cent louis, laquelle lui servit de dot l'année suivante. Mais les détails hideux de cette accusation ne furent point oubliés dans le public, quoiqu'ils se trouvassent plus ou moins entachés d'exagération et de calomnie.

Cette aventure ne fit qu'irriter davantage contre la société tout entière cet homme orgueilleux et passionné qui ne croyait pas avoir forfait en achetant à prix d'or le droit de commettre même un crime. Le marquis de Sade descendit alors de la sphère élevée où sa naissance et sa fortune lui avaient assigné une place. Il s'écarta des connaissances qu'il avait dans la haute aristocratie ; il se concentra dans des amitiés subalternes ; fréquenta les comédiens et les gens de lettres les plus mal famés ; s'entoura de femmes perdues et ouvrit libre carrière à ses goûts pervers. M. de Montreuil obtint un ordre de la police pour que son gendre fût relégué en Provence, au château de la Coste.

Le marquis de Sade y transporta son train de vie, ses habitudes dépravées, ses odieux complices, mais comme il sentait la nécessité d'imposer à ses vassaux une apparence de respect et de crainte, il continua tous ses débordements sous un air de bonne compagnie, et voulut étouffer la voix réprobatrice de l'opinion au milieu du fracas de son luxe et de ses divertissements. La noblesse des environs afflua longtemps aux fêtes de la Coste, où la véritable comtesse de Sade était parodiée par une aventurière, tandis qu'elle demeurait à Paris, confinée obscurément dans la maison maternelle, sans adresser à son mari d'autres reproches que celui d'une conduite chaste et régulière en opposition avec la sienne. L'héritier du nom de Sade, plongé dans le vice, ne parvenait pourtant pas à triompher d'un amour qui le consumait.

M^{me} de Sade, par le conseil de ses amis et de sa famille, se décida enfin à se rapprocher de l'époux qu'elle avait pris sans le connaître, et pour qui elle ne cessait d'implorer le ciel. Elle demanda au marquis la permission d'aller habiter le château de Saumane, qu'ils possédaient auprès de la fontaine de Vaucluse ; elle eut l'imprudence de lui dire qu'elle s'y rendrait avec sa sœur, récemment sortie du couvent.

Le marquis de Sade apprit cette nouvelle comme la réalisation de sa plus chère espérance ; il applaudit perfidement au projet de sa femme, et promit d'aller la voir, aussitôt qu'elle serait à Saumane. Il lui tint parole : il était impatient de se retrouver vis-à-vis de sa belle-sœur, qui lui parut plus jolie après une absence de six ans. Mais celle-ci avait agi sur la raison de M^{lle} de Montreuil, qui, d'ailleurs instruite de l'exécrable réputation du marquis, s'accusait de l'avoir aimé, sans se douter qu'elle l'aimait encore, et que ce feu couvert de cendres se rallumerait plus ardemment au moindre souffle de la séduction. Le marquis commença par tromper sa femme pour mieux abuser ensuite de sa belle-sœur. Il affecta devant M^{me} de Sade un changement complet d'idées et de mœurs ; il pleura même ses erreurs passées, et fit de tels serments, que M^{me} de Sade y ajouta foi en bénissant la main de Dieu.

Mais la première fois qu'il put amener un tête-à-tête entre M^{lle} de Montreuil et lui, ce fut un langage bien différent. Il lui jura qu'il n'avait jamais aimé qu'elle, et que les fautes même dont il s'avouait coupable n'étaient que le résultat de cet amour poussé au désespoir. Il la menaça de se frapper de son épée, de se noyer dans la Sorgue, de se jeter du haut des tours de Saumane, si elle refusait de lui pardonner et de lui rendre le même amour dont il s'était cru digne avant de contracter un mariage détesté. M^{lle} de Montreuil, ébranlée par ces véhémentes protestations qu'accompagnait la pantomime la plus pathétique et la plus vraie, dissimula néanmoins son émotion en se retirant dans son appartement où le marquis ne réussit pas à la suivre. Il avait assez étudié les signes extérieurs qui trahissent le cœur des femmes, pour être certain que le cœur de sa belle-sœur lui appartenait toujours. Quant à lui, il aimait encore cette jeune personne avec tant de passion, qu'il résolut de l'enlever et de passer avec elle en pays étranger.

Voici l'étrange plan qu'il conçut et exécuta : il se rendit à Marseille dans le courant du mois de juin, accompagné d'un domestique affidé qu'il avait dressé à servir ses plus criminelles débauches. Il s'était pourvu de pastilles de chocolat, dans la composition desquelles entrait une forte dose de mouches cantharides, ce terrible et dangereux stimulant qui produit de si effroyables désordres dans le système nerveux. Les deux complices allèrent ensemble dans une maison de filles publiques où ils prodiguèrent le vin, les liqueurs et les pastilles spasmodiques : l'effet de ces pastilles ne se borna pas à des rires, des danses lascives et des symptômes dégoûtants d'hystérie : une des malheureuses, que la drogue excitante avait mise dans l'état des bacchantes de l'Antiquité, s'élança par la fenêtre et se blessa mortellement,

tandis que les autres, à demi nues, se livraient aux plus infâmes prostitutions, à la vue du peuple accouru devant la maison qui retentissait de cris et de chants frénétiques. Le marquis de Sade et son valet s'étaient enfuis, mais ils furent aussitôt dénoncés à la vindicte publique, et les magistrats se réunirent aux médecins pour constater les circonstances de ce complot érotique. Deux filles moururent des suites de leur fureur impudique, ou plutôt des blessures que ces infortunées s'étaient faites dans une épouvantable mêlée.

Dès que le parlement d'Aix se fut saisi de cette affaire, le marquis de Sade, qui avait eu la précaution de se cacher, se fit écrire, par un des conseillers de ce Parlement, une lettre dans laquelle on annonçait l'issue inévitable du procès, une condamnation infamante, le supplice de la roue et la confiscation de tous les biens du coupable. Muni de cette lettre qui exagérait les détails du crime et qui en faisait un véritable empoisonnement, de la nature la plus scélérate, il se présente un soir au château de Saumane. Il avait eu soin d'éloigner sa femme ; il avait rassemblé en secret le plus d'argent possible, et obtenu même, en offrant de grosses remises, le paiement anticipé de ses fermages ; il avait enfin préparé une chaise de poste et des relais particuliers jusqu'à la frontière. Il entre précipitamment dans la chambre de sa belle-sœur, se jette à ses pieds, les lui baise en poussant des sanglots étouffés, se nomme lui-même un monstre indigne de pitié, s'accuse des plus grands forfaits, et déclare qu'il va s'en punir par un suicide. M^{lle} de Montreuil, surprise, émue, épouvantée, lui demande, en pleurant, l'explication de ce grand trouble qu'elle essaie de calmer avec des paroles affectueuses.

« Je vous aime au point de ne vouloir plus vivre sans vous, dit-il avec tous les signes de la plus vive douleur. Je sais que vous ne m'aimez pas ; je sais que vous me méprisez ! Cette pensée a fait mon crime ; j'étais décidé à périr, mais par une vengeance que j'aurais souhaité exercer sur l'humanité entière, je formai le dessein d'immoler avec moi quelques misérables qui m'avaient perdu de réputation, en m'attribuant des infamies que je renvoie à leurs infâmes auteurs ; j'ai préparé de mes mains le poison ; plusieurs personnes ont succombé ; le hasard m'a sauvé, et maintenant je vais me faire justice, après vous avoir dit adieu, pour échapper au châtement qui m'est réservé. »

M^{lle} de Montreuil ne comprit pas bien cette histoire inventée par le marquis de Sade, et la lettre qu'il lui fit lire ne servit qu'à augmenter le trouble de son esprit : elle voyait seulement que son beau-frère était exposé à une condamnation capitale, et elle se persuadait aveuglément qu'elle-même avait amené ce malheur en repoussant un amour capable de tout s'il était réduit au désespoir ; elle s'accusa donc de cruauté et d'injustice ; elle supplia tendrement M. de Sade d'éviter le jugement qui l'attendait, de se dérober par la fuite aux conséquences de cette affaire, de sauver du moins sa tête, puisqu'il avait perdu l'honneur. C'était là le résultat que le marquis espérait de sa ruse.

« Eh bien ! s'écria-t-il avec exaltation, je consens à vivre, je consens à fuir, si vous ne m'abandonnez pas, si vous m'aimez ! Autrement, adieu, laissez-moi mourir ! »

Une heure après, M^{lle} de Montreuil, toute pâle, toute tremblante, était assise à côté du marquis de Sade dans une chaise de poste, autour de laquelle les amis de celui-ci venaient le féliciter de sa conquête, et faire des vœux pour qu'il la conservât longtemps. La pauvre demoiselle restait muette au fond de la voiture, où sa honte et sa rougeur n'avaient pas d'autre voile qu'une nuit obscure à peine éclairée par quelques flambeaux : le marquis triomphait.

« Adieu, messieurs, dit-il gaiement aux témoins de cet enlèvement, faites comme moi pénitence : je vais fonder un ermitage en Italie et adorer le parfait amour. »

Les deux amants partirent, et le 11 septembre de la même année, le parlement d'Aix condamna le marquis à être rompu vif en effigie, malgré toutes les démarches des familles de Montreuil et de Sade pour empêcher cet arrêt. Le ravisseur semblait être corrigé de ses mauvaises mœurs et surtout de ce besoin de scandale qui l'avait tourmenté jusque-là. Il menait une vie rangée et très édifiante, à l'inceste près, lorsqu'une maladie violente emporta dans ses bras de Mademoiselle de Montreuil à l'âge de vingt et un ans. La douleur que lui causa cette mort prématurée fut suivie d'un retour vers ses anciennes habitudes : il redevint un fanfaron de crimes.



On ne possède aucun portrait authentique de Sade, y compris ce profil qualifié de « portrait supposé », dessiné par Charles van Loo vers 1770. Mais on sait de façon certaine que Sade s'est fait faire le portrait par Van Loo.

Victor Hugo et Adèle Foucher

C'est beau l'amour !

« Ce sera Adèle ou personne d'autre » telles furent les paroles prononcées par Victor Hugo.

Un exploit sans précédent.

Fou d'amour pour Adèle, Victor Hugo réussit à parcourir quatre-vingts kilomètres à pied pour la rejoindre.

Le premier baiser

« Ce soir-là (...) nous étions sous les marronniers, au fond du jardin. Après un de ces longs silences qui remplissaient nos promenades, elle quitta mon bras et me dit :

Courons !

Je la vois encore. (...) Elle se mit à courir devant moi avec sa taille fine comme le corset d'une abeille et ses petits pieds qui relevaient sa robe jusqu'à mi-jambe. Je la poursuivis, elle fuyait ; le vent de sa course soulevait par moment sa pèlerine noire et me laissait voir son dos brun et frais.

J'étais hors de moi. Je l'atteignis près du vieux puisard en ruine ; je la pris par la ceinture, du droit de victoire et je la fis s'asseoir sur un banc de gazon ; elle ne résista pas. (...)

« Lisons quelque chose. Avez-vous un livre ? » dit-elle.

J'avais sur moi le tome second des Voyages de Spalanzani. Je l'ouvris au hasard, je me rapprochai d'elle, elle appuya son épaule à mon épaule, et nous nous mîmes à lire chacun de notre côté, tout bas, la même page. Avant de tourner le feuillet, elle était toujours obligée de m'attendre.

« Avez-vous fini ? » me disait-elle, que j'avais à peine commencé.

Cependant, nos têtes se touchaient, nos cheveux se mêlaient, nos haleines peu à peu se rapprochèrent, et nos bouches tout à coup. Quand nous voulûmes continuer notre lecture, le ciel était étoilé.

C'est une soirée que je me rappellerai toute ma vie. »

La vie d'Adèle Foucher

Née le 27 septembre 1803, elle connut celui qui devait devenir son mari en 1809 aux Feuillantines où elle participait avec son frère aux jeux des trois fils Hugo. Victor avait alors sept ans. Leur camaraderie se poursuit en 1812, lors du retour de Madame Hugo aux Feuillantines, après leur séjour en Espagne, avec Eugène et Victor, puis Abel.

Le père d'Adèle, Pierre Foucher, était un ami de Joseph Léopold Hugo. Les relations enfantines entre Victor et Adèle s'espacent de 1813 à 1817 ; Victor étant la plupart du temps pensionnaire.

Le 26 avril 1819, Victor et Adèle s'avouent leur amour, Victor a déjà obtenu une manière de célébrité, mais Adèle est restée, comme elle le restera presque toujours, très en dehors de cette activité littéraire. Victor commence en janvier 1820 une longue correspondance avec celle qu'il considère comme sa fiancée (correspondance publiée sous le titre : *Lettres à la Fiancée*) ; celle-ci lui écrira, pendant le même temps, des billets relativement peu nombreux, à l'insu de sa mère le plus souvent.

Leur correspondance fut interrompue d'avril 1820 à mars 1821 : les amoureux étant séparés par la volonté de la famille Foucher, comme par celle de Madame Hugo. Mais à cette dernière date, ils peuvent recommencer à s'écrire, et à se voir en cachette.

Victor se plaint constamment, dans ses lettres, de la froideur d'Adèle, de sa passivité, qui contraste avec les élans, respectueux d'ailleurs, de sa passion à lui. Adèle, cependant, veut courageusement un avenir commun, malgré l'hostilité évidente de Madame Hugo et la brouille qui s'est instaurée entre les Foucher et celle-ci, après une durable intimité. Mais Madame Hugo meurt le 27 juin 1821. Adèle et Victor se fiancent alors solennellement, mais subrepticement. Graduellement, Victor parvient, à force de patience, de courage, de volonté, de dignité et de succès littéraires, à vaincre l'hostilité des Foucher. Le mariage religieux a lieu le 22 octobre 1822 en l'église de Saint Sulpice à Paris.

Devenue Madame Victor Hugo, Adèle, un peu effrayée par la gloire naissante de son mari, ne cherchera pas à s'associer à son intense activité intellectuelle. Cinq enfants leur naîtront, de 1823 à 1830. Dans les recueils lyriques publiés par Hugo entre 1822 et 1835, de nombreux poèmes lui seront consacrés. Elle sera une excellente mère, et, au moins, aidera son mari à recevoir ses nombreux amis, gens de lettres, artistes, parfois bohèmes bizarres. Mais l'activité intense du poète et du romancier lui semble tenir trop de place dans sa vie ; petite bourgeoise, élevée dans une famille dépourvue de toute ambition sociale ou intellectuelle, douée seulement pour le dessin (elle a pris des leçons avec Mademoiselle Julie Duvidal de Montferrier, qui devait devenir la femme de son beau-frère Abel), elle est déconcertée par la vie trépidante de Victor, que son activité appelle constamment au-dehors.